



IDÉES ENTRETIEN

## Lénine et son langage, ce que la gauche actuelle pourrait en tirer

**Cent ans après la mort de Lénine, le philosophe Jean-Jacques Lecercle consacre un essai à sa pratique du langage comme « arme ». Alors que la gauche se voit reprocher sa « violence verbale » et cherche des mots d'ordre efficaces, le style léniniste pourrait encore être fécond.**

Mathieu Dejean - 21 janvier 2024 à 11h27

À l'occasion du centenaire de la mort de Lénine (1870-1924), le philosophe Jean-Jacques Lecercle publie *Lénine et l'arme du langage* (éditions La Fabrique). En se plongeant dans l'œuvre prolifique du révolutionnaire communiste et dirigeant bolchevik – discours, brochures, textes théoriques, résolutions de congrès... –, il analyse le rôle du verbe lui-même dans son militantisme. Connue pour être un grand théoricien du moment opportun, Lénine était aussi et tout à la fois un redoutable agitateur politique, propagandiste et activiste, au point que son action politique se confondait avec son action langagière.

Dans cet entretien, Jean-Jacques Lecercle, professeur honoraire des universités, qui se définit comme un « communiste sans parti » (il fut membre du Parti communiste français jusqu'en 1979), fait le bilan de cette action, sans occulter les ambiguïtés du « révolutionnaire professionnel », par exemple sur la « littérature de parti ».

Alors que la gauche est régulièrement accusée de violence verbale, Jean-Luc Mélenchon étant même parfois directement comparé à Lénine, le philosophe défend l'idée que la lutte idéologique se gagne aussi, à la lecture de Lénine, par la polémique – en particulier sous le règne médiatique des « experts » –, à condition de ne pas perdre de vue la vérité objective de la situation.

**Mediapart : L'originalité de votre livre est de considérer l'activité discursive de Lénine comme**

**faisant partie intégrante de son action politique. On a davantage retenu de Lénine le théoricien du moment opportun. Avait-il lui-même théorisé cet usage du langage comme une arme ?**

**Jean-Jacques Lecercle :** Non, et c'est un paradoxe : je m'intéresse à la conception du langage de quelqu'un qui, explicitement, n'en avait pas. Lénine n'a aucun intérêt spécifique pour le langage, contrairement à Gramsci par exemple, qui avait fait des études de philologie, et même jusqu'à un certain point à Staline, qui était intervenu au sujet de la langue soviétique dans une brochure en 1950.

Mais Lénine a eu une pratique du langage d'un volume et d'une importance tout à fait extraordinaires. À tel point qu'on peut dire que pour Lénine, l'action politique est d'abord une action langagière. Pendant des dizaines d'années, son action a consisté à écrire des articles, des brochures, des résolutions de congrès, des textes théoriques, et à prononcer des discours.

On a donc une production langagière considérable de lui, pieusement conservée par ses épigones sous la forme des 45 volumes d'œuvres complètes. Cela donne une idée de sa pratique du langage, que j'ai trouvée extrêmement intéressante. On voit bien que pour lui le langage est à la fois l'élément de la lutte politique et une arme dans cette lutte politique. C'est pourquoi j'ai introduit, dans le début du livre, un chapitre intitulé « *Communisme et langage* », pour savoir quelle position un militant communiste peut avoir vis-à-vis du langage. Comme Jacques Rancière, je pars de la fameuse définition d'Aristote au début de sa *Politique*, où il dit que l'homme est un animal politique en tant qu'il est un animal parlant.

**Dans un texte datant de 1917, Lénine aborde tout de même frontalement la fabrication des mots d'ordre. Contrairement à une idée reçue, ils n'étaient pas pour lui le reflet d'une doxa. Qu'étaient-ils ?**

Le mot d'ordre est pour lui une sorte de sténographie d'une analyse politique de classe, ce n'est donc pas une question de *doxa*. Partant du principe que le langage était une arme pour Lénine, j'ai d'abord commencé à m'intéresser au Lénine polémiste, menant une lutte

idéologique parfois féroce. Mais je me suis rendu compte qu'il y avait une autre préoccupation dans son activité langagière, qui impliquait une question de vérité.

« C'est une des caractéristiques de Lénine : on doit toujours dire la vérité aux masses. Il ne camoufle jamais un recul en une fausse victoire. »

Le mot d'ordre doit ainsi être à la fois juste – c'est-à-dire qu'il doit correspondre à la situation et être ajusté au moment précis de cette conjoncture qu'il a pour fonction de nommer – et vrai – c'est-à-dire qu'il doit donner une vérité objective de la situation, qu'il faut dire, quoi qu'il arrive, aux masses, même si elles ne sont pas prêtes à l'entendre ou souhaiteraient entendre autre chose.

C'est une des caractéristiques de Lénine : on doit toujours dire la vérité aux masses. Si ce qu'il propose est un recul, il dit que c'est un recul, il ne camoufle jamais un recul en une fausse victoire. Cette dialectique du juste et du vrai, du langage comme arme mais aussi comme expression de la vérité, c'est pour moi la caractéristique spécifique de la pratique langagière politique de Lénine.

### **Lénine intégrait-il la littérature à la lutte idéologique ?**

Tout à fait. Lénine était un lecteur vorace. Il lisait notamment beaucoup de littérature russe, pour une raison aussi culturelle que politique : sous l'empire des tsars, la violence de la répression et de la censure était telle qu'il n'était pas possible de pratiquer la critique sociale sous la forme d'essais. La seule façon que la critique sociale avait de s'exprimer, c'était la littérature, et en particulier le roman.

Nikolaï Tchernychevski, pour lequel Lénine avait une grande admiration, n'est ainsi pas seulement l'auteur de textes théoriques, mais aussi d'un roman qui s'appelait déjà *Que faire ?* – un roman que Lénine avait lu et admiré. En faisant un relevé, on se rend compte que les textes de Lénine sont constellés d'allusions littéraires. Celui auquel il faisait le plus souvent allusion, c'est Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine, qui a écrit un roman génial, *Histoire d'une ville*, une satire d'une extrême efficacité et d'une extrême violence de la bureaucratie tsariste.

Il y a cependant des ambiguïtés dans sa relation à la littérature. D'une part, Lénine avait les goûts littéraires et esthétiques d'un bourgeois de son temps, c'est-à-dire qu'il ne comprenait rien à l'art moderne. Il détestait par exemple Vladimir Maïakovski, qui est pourtant ce que la révolution d'Octobre a provoqué dans la littérature russe, et lui préférait un bolchevik versificateur, Demian Bedny, qui a complètement disparu. Il était d'ailleurs entièrement conscient d'avoir des positions de philistin et d'être à l'arrière-garde du point de vue de la littérature.

D'autre part, il a fixé sa politique de la littérature dans un article de 1905, « L'organisation du Parti et la littérature de parti », qui est profondément ambigu. Il y dit que la littérature écrite par des sympathisants ou des membres du parti doit refléter la doctrine du parti. Il y a deux interprétations de ce texte : l'une douce qui défend qu'il entendait par « littérature » les productions écrites à l'intérieur du parti, et l'autre forte qui défend que pour lui l'art du langage devait illustrer la ligne du parti – dans cette interprétation, le réalisme socialiste pointe. Cette ambiguïté a permis à ses successeurs, Staline et Andreï Jdanov, de justifier une pratique extrêmement restrictive de la littérature, qui devait être apologétique et non critique.

### **Jean-Luc Mélenchon est parfois associé à Lénine pour sa violence verbale. Est-ce simplement une manière de ranimer le « péril rouge » ou y a-t-il un fond de vérité sur sa pratique discursive ?**

En zappant un soir, j'ai en effet entendu un journaliste attaquer violemment Mélenchon pour sa violence verbale, en remontant à Lénine, dont les adversaires auraient tous fini au goulag.

C'est d'abord historiquement faux. Juste avant l'insurrection d'octobre 1917, au moment où le parti bolchevik avait décidé de prendre le pouvoir par la force, Kamenev et Zinoviev, qui étaient contre, ont émis leurs réserves dans un journal extérieur au parti. Lénine a écrit en réponse un texte d'une violence extrême : « *Un parti qui se respecte ne peut pas tolérer dans son sein les briseurs de grève ni leur activité* », écrivait-il, en les accusant de « *sabotage* », de « *mensonges calomnieux* » ou encore d'« *infamie sans borne* ». Cela étant, une fois la révolution arrivée, non seulement Kamenev et

Zinoviev n'ont pas été exclus, mais ils ont occupé des positions importantes.

D'autre part, je pense qu'il faut prendre ça comme l'éloge du vice à la vertu. Ce que ce parallèle historique vise à dénier – tout comme celui qui l'associe à Robespierre –, c'est l'idée de révolution. Il diffuse l'idée qu'un révolutionnaire est toujours un terroriste, et que la révolution est toujours délétère. Il place ainsi sans s'en rendre compte Mélenchon dans la position de révolutionnaire, mais pour moi, c'est plutôt une louange qu'une insulte !

En réalité, ces accusations de violence verbale vis-à-vis de Mélenchon sont une projection de la violence de l'État sur l'opposition : à la fois la violence physique de l'appareil répressif – je parle des violences policières que le président de la République dénie – et celle, plus sournoise, de l'idéologie dominante, du consensus, du sens commun qu'on est sommé de partager. Ce sont ces « valeurs » qu'on nous rabâche et qui, quand il s'agit de les mettre en pratique réellement, disparaissent en général complètement. C'est donc une façon de rejeter sur la partie dominée la violence exercée de diverses façons par les dominants.

### **Comment la gauche peut-elle se défendre efficacement de cette projection ?**

Il y a une violence verbale de la polémique qu'il faut assumer : on ne parle pas à fleuret moucheté, même si ça choque la partie adverse – et ça doit la choquer. Mais, en même temps, il faut se prémunir d'un danger qui consiste à céder à une forme de violence gouvernée par l'affect plutôt que par l'analyse politique. J'ai été frappé par exemple, puisqu'on parle de Mélenchon, de sa réaction il y a quelques années lorsque la police a perquisitionné le siège de son parti et qu'il exprimait une colère devant les journalistes dont il aurait mieux fait de s'abstenir.

« La violence verbale de Lénine est toujours liée à une analyse politique de la situation en termes de classes. »

C'est la question très générale de la violence des subalternes, de groupes humains qui sont soumis à de la violence pendant des années et qui, à un moment, explosent. Cette violence-là devient rapidement

incontrôlée. La violence verbale de Lénine, elle, n'est jamais simplement l'expression d'un affect ou d'une indignation visant à détruire l'adversaire. Elle est toujours liée à une analyse politique de la situation en termes de classes. Et donc, elle ne « dérapait » pas.

**Vous avez connu une époque, les « années 68 », où le courant marxiste-léniniste était fort en France. Quand on relit des textes de cette époque, on découvre un langage parfois sclérosé, dogmatique, qui ne semblait pas vraiment tenir compte de la situation objective. Quel regard portez-vous sur ce phénomène ?**

Quand j'avais 20 ans, en 68, les marxistes-léninistes étaient fort nombreux et ils pouvaient se permettre de pratiquer ce que les psychanalystes appellent le « narcissisme de la petite différence ». Quand on était maoïste, on ne parlait pas aux trotskistes, et quand on était trotskiste, on ne parlait pas à la secte trotskiste voisine.

Le léninisme, à cette époque, était en fait quelque chose d'assez superficiel, c'est-à-dire qu'il se limitait à quelques grands textes. Ce qu'on attendait de Lénine, c'est qu'il nous dise comment prendre le Palais d'hiver. La situation ayant drastiquement changé, tout ça a naturellement disparu.

Cinquante ans après, on se rend compte que ce qu'on appelle le léninisme est en fait un embaumement moral du grand homme, parallèle à son embaumement physique par son successeur. Le léninisme est une création de Staline pour, en réalité, soutenir sa propre politique, qui n'avait pas grand-chose à voir avec celle de Lénine.

La première fois qu'on parle de léninisme à ma connaissance, c'est d'ailleurs dans l'opuscule de Staline, *Des principes du léninisme*. Il est clair qu'on ne peut plus lire Lénine à l'aune de ce qui était devenu un dogme codifié par le « petit père des peuples ». Même si on était anti-stalinien à l'époque – et tout le monde ne l'était pas –, on héritait tous de ça. Une célèbre citation dit : « *Le marxisme n'est pas un dogme mais un guide pour l'action* », ne l'oublions pas.

**Ne craignez-vous pas parfois que la gauche reproduise les mêmes erreurs ? Jean-Luc Mélenchon,**

**désireux de voir sa théorie de la révolution citoyenne confirmée, a par exemple tendance à dépeindre la situation de manière optimiste, comme « prérévolutionnaire »...**

Les arguments à ce sujet sont à double tranchant.

D'un côté, il est vrai que dans l'histoire du mouvement ouvrier, l'optimisme révolutionnaire a souvent été contredit. En 1848, Marx était persuadé que le capitalisme avait épuisé ses possibilités et que la révolution prolétarienne n'était pas très loin. En 1917, Lénine pensait que la révolution socialiste mondiale était sur le point d'éclater, et en particulier en Allemagne, ce sur quoi il s'est trompé. Ce que le capitalisme nous a appris, c'est son étonnante capacité de résilience, c'est-à-dire sa capacité de continuer malgré les crises qu'il provoque lui-même.

Dans la situation actuelle, il règne clairement une atmosphère d'apocalypse. On a l'impression que le capitalisme mondialisé a effectivement épuisé ses possibilités, qu'il est en train de pourrir et que si on ne passe pas au socialisme, on se retrouvera dans la barbarie. L'histoire nous apprend que cet optimisme est rarement confirmé.

Mais, d'un autre côté, un mouvement révolutionnaire se doit de proposer aux masses populaires un débouché. Toute formation politique est plus ou moins contrainte de produire des prédictions qu'elle espère autoréalisatrices. La situation est donc sans arrêt prérévolutionnaire, parce qu'il faut bien qu'on croie qu'elle l'est, même si l'on sait par ailleurs qu'elle ne l'est pas. On est entre ces deux nécessités contradictoires. Heureusement, ce n'est pas à moi de choisir sur laquelle il faut insister, mais il faut être conscient de l'une comme de l'autre.

**Lénine accordait une importance au rôle des intellectuels dans la construction du socialisme. Vous expliquez même que dans « Que faire ? », il appelait de ses vœux ce qu'on nomme aujourd'hui « le journalisme d'investigation » : il souhaitait que les intellectuels délivrent aux ouvriers des connaissances politiques sous forme de « révélations ».**

Dans *Que faire ?*, Lénine essaye de théoriser les apports spécifiques de la conscience spontanée prolétarienne et de l'intelligentsia progressiste. On est dans la situation de la Russie tsariste, où l'intelligentsia progressiste a un rôle révolutionnaire extrêmement important. Rappelons que Lénine est l'héritier des révolutionnaires qui ont tué Alexandre II, qui étaient des intellectuels petits-bourgeois, comme son frère, qui l'a payé de sa vie.

Pour Lénine, l'apport des prolétaires réside dans la connaissance intime qu'ils ont de l'oppression et des rapports de classe à l'intérieur des usines. Dans un texte assez amusant, il leur fait dire en substance aux intellectuels : « Ce n'est pas la peine de venir nous expliquer ce qu'est la conscience ouvrière. Ce qu'il nous faut, c'est une vision panoramique nous permettant d'envisager la totalité de la société. »

L'apport propre des intellectuels qu'on a appelés « organiques », c'est-à-dire des révolutionnaires professionnels comme Lénine, c'est cet élargissement de la perspective qui permet d'envisager non seulement l'oppression concrète dans telle ou telle usine, mais ses causes sociales dans la structure de la société.

Et il fait dire aux ouvriers qui s'adressent aux intellectuels : « C'est bien gentil de nous expliquer ça dans des traités théoriques ou dans des brochures qui sont souvent, permettez-nous de vous le dire, fort ennuyeuses, mais ça serait mieux si vous étiez capables d'illustrer ça sous forme de révélations ! » Le journalisme d'investigation, c'est justement cette forme de journalisme qui déniche des cas scandaleux d'oppression, dont une organisation politique peut se saisir pour les généraliser à l'analyse de classe de la société.

**Mathieu Dejean**

---

## Boîte noire

L'entretien a été réalisé le 15 janvier 2024 à Athis-Mons (Essonne). Jean-Jacques Lecercle ne l'a pas relu avant sa publication.

---